

REVUE DE LA MODE

Le numéro seul, 25 cent.
Le numéro avec la feuille de patrons, 50 cent.

GAZETTE DE LA FAMILLE

Le numéro avec gravure coloriée, 50 cent.
Le n°, avec gravure coloriée et feuille de patrons, 75 c.

52 NUMÉROS ILLUSTRÉS, 24 FEUILLES DE PATRONS PAR AN
PARIS
Un an, 12 fr. — Six mois, 6 fr. — Trois mois, 3 fr.
DÉPARTEMENTS ET ALGÉRIE
Un an, 14 fr. — Six mois, 7 fr. — Trois mois, 3 fr. 50.

ABONNEMENTS ET VENTE
AUX BUREAUX
DU MONDE ILLUSTRÉ ET DU MONITEUR UNIVERSEL
13, quai Voltaire, Paris

52 NUMÉROS, 52 GRAVURES COLORIÉES ET 24 FEUILLES DE PATRONS
PARIS
Un an, 24 fr. — Six mois, 13 fr. — Trois mois, 6 fr. 75.
DÉPARTEMENTS ET ALGÉRIE
Un an, 25 fr. — Six mois, 13 fr. 50. — Trois mois, 7 fr.

SOMMAIRE

GRAVURES : Toilette de dîner. — Escarcelle en fleurs (ouverte et fermée). — Parure en toile bleue. — Fichu en crêpe de Chine bleu (devant et dos). — Dentelle en guipure Richelieu. — Carré en lacet écri et crochet. — Voile de fauteuil, crochet et point de natte. — Deux cols marins en broderie Richelieu. — Pélerine en cachemire. — Tunique cache-poussière. — Costume de voyage. — Fichu de dentelle noire (devant et dos). — Fichu de tulle noir. — Toilette de promenade (devant et dos). — Hébus.

SUPPLÉMENTS : Planches de modes coloriées. — Planchette de patrons.

EXPLICATION

DES GRAVURES

1. Toilette de dîner en grenadine de laine ou en gaze de Chantilly noire. Il est facile de détailler cette robe, qui est à la fois élégante et simple, et dont le principal ornement est une aumônière en fleurs des champs, marguerites, coquelicots, bluets, folle avoine, etc., de la maison Hortense Schweich et C^o, semblable à celle que représentent nos dessins 2 et 3. Bouquet semblable, fait de bluets, au corsage et dans les cheveux.

2-3. Escarcelle en fleurs, modèle déposé de la maison Hortense Schweich et C^o, 13, rue du Faubourg-Montmartre. C'est une nouveauté charmante qui a le double mérite d'être un ornement gracieux et utile, puisqu'il peut remplacer la poche inadmissible avec une toilette de bal, et contenir un léger mouchoir, un flacon, un carnet d'invitations. Cette aumônière fleurie accompagne aussi fort bien une



Escarcelle en fleurs. — Modèle déposé de la maison Hortense Schweich et C^o, 13, rue du Faubourg-Montmartre.

1. TOILETTE DE DINER. — DESSIN DE GUSTAVE JANET.

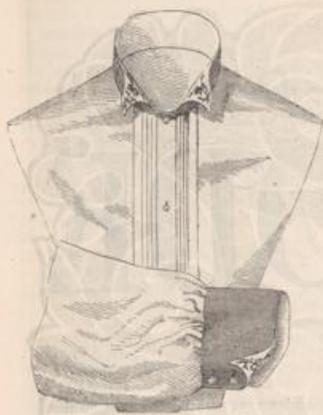
élégante toilette de campagne ou de casino; sur une robe légère, et faite des mêmes fleurs que celles qui garnissent les chapeaux, elle produit un charmant effet. L'aumônière, en fleurs d'orange, sera pour les toilettes de mariées une innovation de très-bon goût et d'une élégance parfaite. Notre dessin 3 représente la même escarcelle ouverte.

4. Parure en toile bleue, extérieurement doublée de toile blanche; sur le coin roulé est brodé un bluet en coton bleu; manche assortie au col.

5-6. Fichu en crêpe de Chine bleu ciel, rose, paille ou mais, croisé par devant et garni d'un effilé à glands en soie floche; ruche de crêpe lisse autour de l'encolure. Notre dessin 6 représente le même fichu, formant col marin par derrière, vu de dos.

7. Dentelle en guipure Richelieu. — Le dessin de cette dentelle, largement compris, produira un effet ravissant s'il est bien exécuté; on pourra, sur toile ou batiste blanche ou écarlate, s'en servir pour robes de dame ou d'enfant; sur cretonne ou étoffe un peu commune, on pourra en faire des encadrements de rideaux, de dessus de lit, de dessus d'édredon; on peut même s'en servir pour broder sur faille ou sur taffetas à l'aide de soie floche, pour les festons, genre de broderie, qui a eu beaucoup de succès cette année.

8. Carré en lacet écri et crochet. — Modèle de M^{lle} Lecker, 3, rue de Rohan. — Prenez en premier lieu votre lacet écri de tissu un peu lâche; disposez-le en carré, en cousant bien soigneusement les angles et dissimulant autant que possible les points de raccord; lorsque votre cadre est agencé, il faut faire à l'intérieur la ran-



4. PARURE EN TOILE BLEUE.

gée de brides et de chaînettes alternées qui forme grille; puis, tournant toujours dessus, vous exécutez les pyramides qui remplissent le milieu de ce carré.

Au-dessus de la galerie, vous faites la rangée de chaînette qui fait traverser sur l'angle, puis cinq fois 5 mailles en l'air, avec picot dans le pied; entre chaque dent, ensuite, les 5 chaînettes qui forment traverses et font rejoindre l'autre montant.

Lorsque ce premier rang est entièrement terminé, on monte au rang suivant par un point glissé; la barrette de 5 chaînettes se trouve au-dessus de celle du premier rang, puis on fait quatre fois 5 chaînettes, avec picot au pied, ce qui forme la seconde rangée du quadrillé; on tourne toujours ainsi jusqu'à ce que l'on soit arrivé dans le milieu, où il ne reste plus que les



2. ESCARCELLE EN FLEURS.

MODÈLE DÉPOSÉ DE LA MAISON BORTENSE SCHWEICH ET C^o, 13, FAUB. MONTMARTRE.

chaînettes formant carré à exécuter, et le travail est terminé, sauf cependant la grille extérieure, qui se fait en dernier lieu.

9. Voile de fauteuil crochet et point de natte. — Dans le dernier numéro, nous avons déjà donné un modèle du même genre que celui-ci. Pour le travail de l'entre-deux natte et quadrillé, nous renvoyons nos lectrices à cette description; pour aujourd'hui, nous ne nous occuperons que des étoiles qui composent le second entre-deux. Elles sont bien simples à exécuter: on monte la moitié de l'une des branches de l'étoile, en exécutant d'abord une simple chaînette, puis 1 point de bourse, 3 brides, 2 doubles brides, 3 brides simples, 1 point de bourse, 1 chaînette. Nous voici à la pointe extrême; nous redescendons de l'autre côté, et prenant pied sur le premier, et cela à chaque point, nous faisons un point de bourse, 3 brides, deux doubles brides, 3 brides, 1 point de bourse, 1 chaînette.

Voilà une des branches de l'étoile terminée; sans couper notre fil, nous en montons une autre, et ainsi de suite.

On peut faire toutes ces étoiles séparées et les relier par la chaînette formant croisillon lorsque l'on exécute les galeries extérieures, mais on peut aussi faire ces croisillons en même temps que les étoiles; il faut pour cela faire une moitié d'étoile;



3. ESCARCELLE VUE OUVERTE.

arrivé à la pointe de la branche du milieu, exécuter le croisillon, puis recommencer une seconde moitié d'étoile, et cela sur toute la longueur de l'entre-deux que l'on voudra exécuter; puis, arrivé au bout, on redescend et on fait progressivement les secondes moitiés des étoiles. L'encadrement se fait en dernier lieu, il raccorde en même temps la partie nattée.

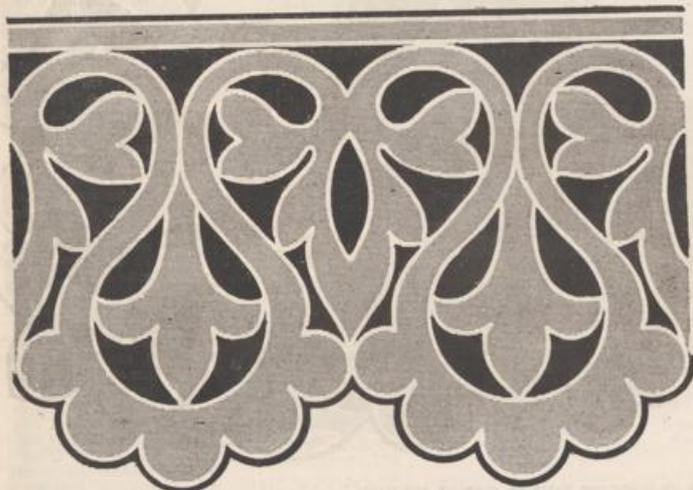
10-11. Deux grands cols marins en broderie Richelieu. — La mode des grands cols marins est loin d'être épuisée, surtout pour enfants et toutes jeunes filles: rien n'est plus joli avec les costumes de toile qui, en ce moment, font fureur; on peut les exécuter sur toile batiste blanche ou sur toile écru ou bleue assortie à la toilette. Sur toile écru, on peut prendre du coton blanc ou de nuance vive, bleue, rouge ou marron; sur toile



5. FICHU EN CRÈPE DE CHINE (DEVANT).



6. FICHU EN CRÈPE DE CHINE (DOS).



7. DENTELLE EN GUIPURE RICHELIEU.

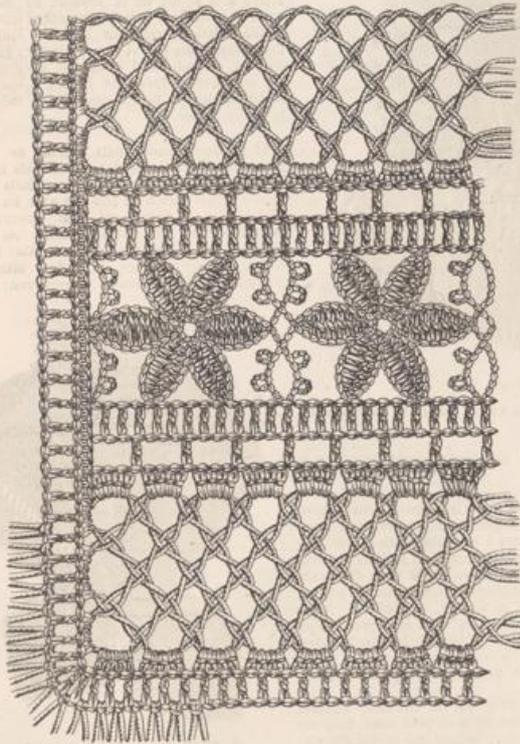


8. CARRÉ EN LACET ÉCRU ET CROCHET.

bleue, la broderie sera blanche; mais, n'importe sur quelle étoffe, elle sera toujours la même, c'est-à-dire qu'un feston entourera les parties pleines et que des barrettes vénitiennes, ou festons sur fils lancés rempliront les intervalles des mats. J'engage de faire les barrettes avant de couper l'étoffe, en ne la prenant cependant pas, afin de donner plus de solidité au travail.

12. Pèlerine en cachemire, garnie de petits galons de jais, très-étroits et très-brillants, qui rayonnent vers le bas en se rapprochant autour du cou. Cette pélerine est fendue dans le dos et garnie tout autour d'une dentelle chantilly fraisée et d'une petite frange de jais. Ruche de dentelle autour du cou. — Modèle de M. Kingsbury.

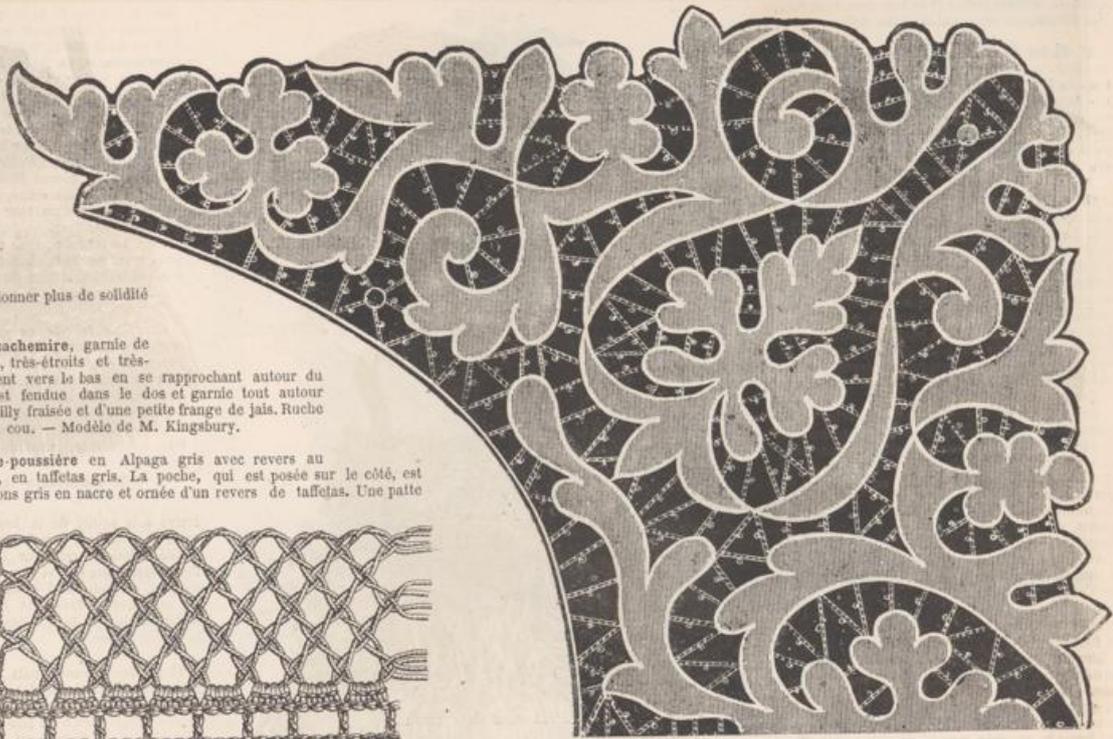
13. Tunique cache-poussière en Alpaga gris avec revers au corsage, à la manche, en taffetas gris. La poche, qui est posée sur le côté, est fixée par trois boutons gris en nacre et ornée d'un revers de taffetas. Une patte



9. VOILE DE FAUTEUIL CROCHET ET POINT DE NATTE.

retenue par deux boutons est placée sur la couture de côté de la jupe de ce vêtement, qui se relève par derrière au moyen de deux boutons semblables à ceux qui garnissent la tunique. — Nous donnons sur notre supplément le patron de ce cache-poussière, au dixième de la grandeur naturelle. — Modèle de la maison Fouché, 5, rue de la Paix.

14. Costume élégant pour voyages, en vigogne d'été gris de lin et en faille de même teinte. Le jupon est en faille, orné par derrière de deux volants retombant l'un sur l'autre, terminés par des plissés et surmontés d'un biais que recouvre une tête également plissée. Le devant est garni d'un haut plissé, séparé de la tête, plissée aussi, par un large

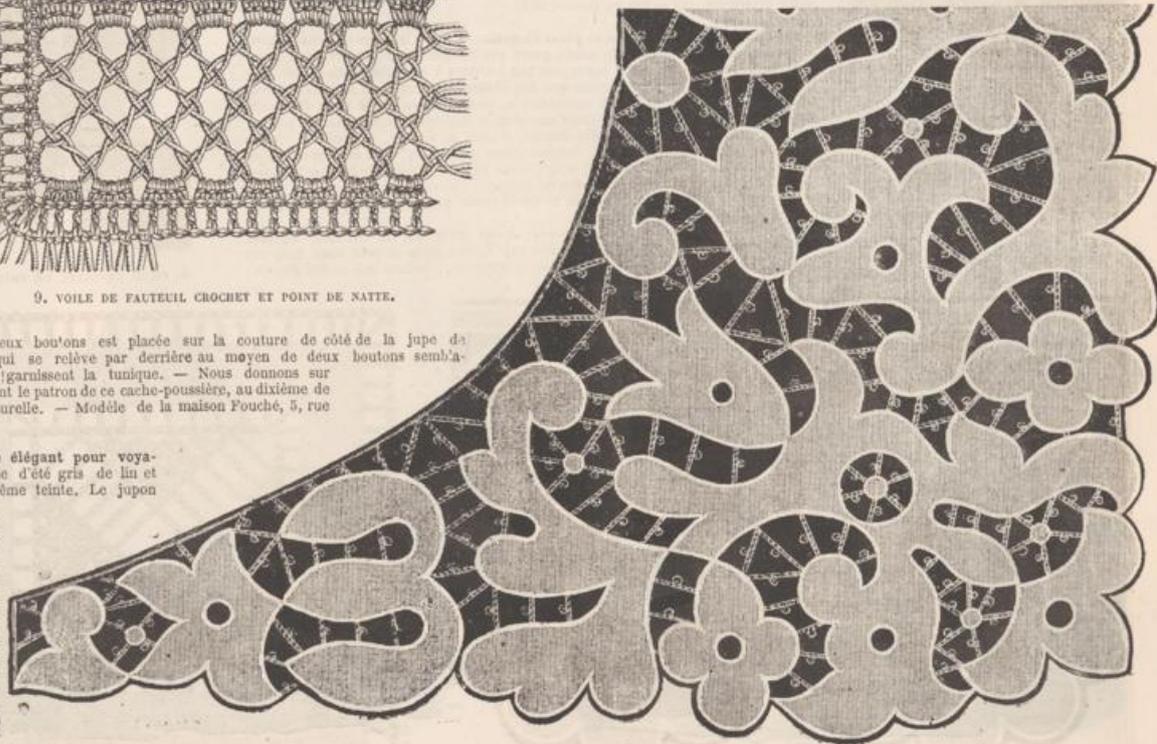


10. MOITIÉ DE GRAND COL MARIN EN BRODERIE RICHELIEU.

biais. La tunique, en vigogne, est entourée d'un biais de faille. Le corsage est en vigogne avec gilet et manches en faille. Les parements des manches se composent de deux plissés, l'un montant, l'autre descendant, et coupés par une jarrettière en vigogne.

Veston en vigogne boutonnant dans le haut par deux boutons de vrai jais et s'évasant largement, c'est-à-dire fuyant vers les côtés. Ce veston, sans manches, est entouré de trois gros lisérés gançés en faille semblable au jupon. Poches carrées posées sur le côté et garnies d'un petit plissé. Voir les patrons, en grandeur naturelle, sur notre supplément. — Modèle de M. Kingsbury, 7, rue Scribe.

15-16. Fichu de dentelle noire croisé par devant. Ce fichu est double, en forme de châle; il est plissé par derrière et forme un V au moyen d'un nœud à coques plates. Il est



11. MOITIÉ DE GRAND COL MARIN EN BRODERIE RICHELIEU.

garni de dentelle perlée et se fixe de chaque côté, par devant, par un nœud de faille noire.

47. **Fichu de tulle noir** criblé de jais, finissant en cœur par devant et rond par derrière. Le fond du fichu est couvert de petites bouclettes de jais formées par des perles enfilées, puis repliées sur elles-mêmes et fixées à la même place, de façon à former ces bouclettes. Ruche de tulle perlée dans le haut; dans le bas, dentelle perlée dont le dessin forme comme une gerbe de jais.

48-49. **Toilette de promenade** en tissu laine et soie écru à raies tissées dans l'étoffe ton sur ton. Le jupon est en foulard ou en faille marron. Il est garni tout autour de plissés et de bouillonnés disposés ainsi que la gravure le montre. La tunique est ronde par devant, coupée derrière en deux grands pans terminés en angle et qui se croisent et s'enchevêtrent pour former le poulf. Le corsage est tout plat, à basques courtes, et se boutonne droit sur un biais d'étoffe encastré de deux plissés marron. Tunique et corsage sont entourés d'un biais de l'étoffe et de la nuance du jupon.

Le costume se complète par une écharpe ou mantelet en même étoffe, à revers, et croisé par devant en fichu. Le revers est orné d'un biais plat, et le bord d'un plissé marron. — Voir sur notre supplément le patron de ce mantelet en grandeur naturelle.

DESCRIPTION DE LA GRAVURE COLORIÉE

Deux toilettes de promenade ou de visite. — La première, en faille de deux tons havane, se compose d'un jupon pris dans la teinte la plus foncée. Un grand volant froncé, également pris



12. PÉLERINE EN CÂCHEMIRE.

dans le ton foncé, orne le bas du jupon. Il est surmonté d'un volant moins haut, froncé trois fois, en faille claire; la tête de ce volant est, pour faire contraste, en faille foncée; enfin un bouillonné, en faille claire et dont le pied est pris sous la tête du volant, est posé au-dessus et se termine par une tête en faille foncée. Tunique ronde et courte formant tablier et se nouant par derrière au moyen d'une large écharpe à grands pans frangés dans l'étoffe même.

Un bord de plume frisée orne cette tunique. Corsage en étoffe claire, à basques rondes, garnies également d'un tour de plume, postillon à plis ronds par derrière. Manches et gilet en faille foncée. Le tour de plume remonte sur le corsage par devant en dissimulant le point de jonction du gilet et tourne autour du cou. Col Medicis en toile. Manches en toile.

Deuxième toilette de promenade en foulard sergé de deux tons, vert myrte et vert réséda. Le jupon est en foulard foncé; il est garni tout autour d'abord d'un volant plissé et droit fil en foulard vert foncé, haut de 25 centimètres environ, au-dessus duquel est posé un petit volant de 6 centimètres en biais. Ce volant est froncé deux fois; il retient le pied d'un bouillonné en foulard foncé qui se termine par une double tête, la première foncée, la dernière en foulard vert clair. La tunique, ronde et relevée en poulf, est en foulard vert réséda et ornée d'un volant foncé monté à deux froncés. Le corsage à basques carrées, longues par devant et courtes par derrière, est garni de même. Manches foncées à revers clairs garnis de volants foncés. Chapeau à fond mou fait avec les deux foulards des costumes; en dessous, couronne de petites roses; en dessus, plumes des deux teintes et touffe de roses.

E. BOUGY.



13. TUNIQUE CACHE-POUSSIÈRE.



14. COSTUME ÉLÉGANT POUR VOYAGE.



Maison et Fabrique imp. a Paris

1874

N° 131

REVUE DE LA MODÉ

Gazette de la Famille

13 Quai Voltaire a Paris

Éditée par M. J. Simon, M. Chabron

garni
par

47
en ce
fond
jais
sur e
façon
perlé
dout.

48
soie
ton.
Il es
nés d
tuniq
en de
se cr
Le ci
boulé
deux
entou
du je
Le
manti
deva
plat,
notre
grau

D

De
pren
pose
cée.

Je profite donc de ce moment de stagnation pour répondre dans ce courrier à plusieurs questions qui m'ont été posées par quelques-unes de nos abonnées. Ces questions, bien que n'ayant aucun rapport avec les sujets que je traite à cette place, me semblent intéressantes pour un grand nombre des femmes qui me lisent, puisque beaucoup d'entre elles sont mères; d'autre part, l'abondance des matières contenues dans notre journal ne me permet pas de consacrer une place trop considérable à la petite correspondance; je crois pouvoir causer ici avec mes lectrices et répondre aux choses qui les intéressent si vivement, puisqu'il s'agit des soins à donner à leurs chers bébés dans leur première enfance. Les jeunes filles me pardonneront de laisser de côté, pour un jour, mes dissertations sur la toilette féminine. Je



15. FICHU DE DENTELLE NOIRE (DEVANT).

COURRIER DE LA MODE

Le mouvement de la mode est absolument arrêté en ce moment. Rien de nouveau à signaler à nos lectrices, et comme je juge au moins inutile de me répéter sans cesse,



16. FICHU DE DENTELLE NOIRE (DOS).



17. FICHU DE TULLE NOIR.

Je profite donc de ce moment de stagnation pour répondre dans ce courrier à plusieurs questions qui m'ont été posées par quelques-unes de nos abonnées. Ces questions, bien que n'ayant aucun rapport avec les sujets que je traite à cette place, me semblent intéressantes pour un grand nombre des femmes qui me lisent, puisque beaucoup d'entre elles sont mères; d'autre part, l'abondance des matières contenues dans notre journal ne me permet pas de consacrer une place trop considérable à la petite correspondance; je crois pouvoir causer ici avec mes lectrices et répondre aux choses qui les intéressent si vivement, puisqu'il s'agit des soins à donner à leurs chers bébés dans leur première enfance. Les jeunes filles me pardonneront de laisser de côté, pour un jour, mes dissertations sur la toilette féminine. Je



18 ET 19. TOILETTE DE PROMENADE (DEVANT ET DOS). — MODÈLE DE M. KINGSBURY, 7, RUE SCRIBE. — DESSIN DE GUSTAVE JANET.

leur promets une compensation et m'engage à leur consacrer prochainement tout un courrier, c'est-à-dire à causer avec elles des moyens par lesquels, tout en restant simples et modestes, elles sauront être élégantes et gracieuses. Donc, aujourd'hui, pensons aux jeunes mères.

A cette première question : Comment faut-il habiller l'enfant qui vient de naître ? je répondrai : Toujours de façon à ne gêner aucun de ses mouvements. La méthode anglaise, qui exclut absolument le maillot, ne me semble applicable que lorsque les membres de l'enfant ont pris un peu de vigueur, c'est-à-dire à six semaines ou deux mois ; jusque-là, je suis d'avis d'user du maillot, c'est-à-dire d'une couche de toile fine, recouverte d'un lange de laine et d'un lange de coton, suivant la saison. Je ne parle pas, bien entendu, de la chemisette en batiste recouverte d'une chemisette en flanelle, et d'une troisième en piqué, qui font partie des deux modes d'habillement, en ayant soin de ne pas serrer l'enfant dans le maillot à la ceinture et au ventre, en laissant aux jambes la longueur suffisante pour s'étendre en liberté et la largeur nécessaire aux mouvements concrets du bébé, en observant une rigoureuse propreté, c'est-à-dire en changeant la couche et les langes toutes les fois qu'il est nécessaire ; on aura, je crois, adopté la meilleure méthode pour les premiers vêtements. A deux mois, au contraire, je conseillerai beaucoup d'adopter la petite culotte de toile, recouverte de la même petite culotte de flanelle. Toutes mes lectrices connaissent cet objet, aussi commode que facile à exécuter soi-même. Nous en avons donné des patrons l'année dernière, à peu près à cette époque, et nous allons en donner encore prochainement, en publiant de nouveaux modèles de layette.

J'ajouterais encore que pour la nuit rien ne me semble préférable au maillot laissé ouvert aux pieds jusqu'au jour où l'enfant est devenu propre, comme disent les nourrices, c'est-à-dire jusqu'à un an environ ou même plus tard.

L'habillement des bébés n'a pas fait seulement l'objet des questions qui m'ont été adressées. On m'a demandé aussi quel était le meilleur mode d'alimentation quand le lait de la mère ou de la nourrice n'était pas suffisant. J'ai cherché consciencieusement une réponse satisfaisante, et je crois l'avoir trouvée. Je serais d'autant plus heureuse de venir en aide aux jeunes mères qui ont entrepris la douce tâche de nourrir elles-mêmes leur enfant, que je considère cette tâche comme un devoir auquel nulle femme ne saurait se soustraire sans un motif réel, sérieux. Je sais bien que la délicatesse physique des jeunes femmes de notre époque, surtout à Paris, est parfois un obstacle absolu ; cependant je crois que, la plupart du temps, si on voulait y mettre un peu de bonne volonté, de persévérance, la mère n'aurait qu'à se féliciter d'avoir suivi les lois de la nature, et cela au double point de vue de sa santé personnelle et de celle de son enfant. Je conviens néanmoins qu'il est parfois nécessaire de suppléer à l'alimentation naturelle insuffisante par une alimentation présentant des qualités particulières afin de ne pas épuiser les forces d'une jeune mère délicate. La farine d'avoine d'Écosse semble présenter toutes ces qualités. Elle est à la fois nourrissante et légère, et contient en grandes proportions du fer, du phosphate de chaux, si nécessaires à l'enfant pour le développement de ses forces physiques. On prépare avec la farine d'avoine une bouillie plus ou moins épaisse, suivant l'âge de l'enfant, et qu'on donne au nourrisson environ trois fois par jour. Les rapports de plusieurs médecins, entre autres du docteur Benumet, médecin des hôpitaux de Paris, ont démontré les qualités toutes spéciales de cet aliment qui présente, paraît-il, de grandes analogies avec l'aliment naturel, le lait de la mère, et l'expérience a prouvé qu'il était préférable même au lait de vache, qui est en général employé pour suppléer à un allaitement insuffisant. Je crois rendre service à celles de mes lectrices qui m'ont questionnée à ce sujet en leur indiquant le dépôt général de la farine d'avoine ; elles n'ont qu'à écrire directement à M. Hugot, 1, rue des Blancs-Manteaux, qui leur expédiera de suite une boîte d'échantillon coûtant 1 fr. 20 centimes, et contenant trente potages. Du reste, la bouillie de farine d'avoine convient aussi très-bien aux convalescents et aux personnes délicates.

MARIE DE SAVERNY.

LINDA

(Suite)

Après avoir installé le nouvel hôte de Myrtle Lodge, Linda descendit à la grille pour guetter le retour de son père adoptif qui, pour la première fois de sa vie, se faisait attendre.

Le neveu de M. Pim lui avait fait une impression très-défavorable ; elle lui trouvait quelque chose de faux et de sournois qui lui déplaisait au dernier point. Pendant qu'elle lui adressait la parole, le jeune Américain n'avait cessé de fixer sur elle un regard gênant qui semblait vouloir pénétrer jusqu'au fond de son âme ; elle en avait ressenti un véritable malaise. Ce fut seulement quand elle se trouva dans le jardin, hors de sa présence, qu'elle put respirer librement.

Appuyée contre une des colonnes, elle regardait d'un œil distraité les passants, assez rares généralement sur ce chemin et particulièrement à cette heure matinale.

Une branche de myrte qu'elle aperçut à terre lui causa une vive impression en lui rappelant la visite de l'inconnu. Pour la première fois depuis des années, ses larmes coulèrent. Si on lui avait demandé quel en était le motif, elle aurait été embarrassée de répondre, ne le connaissant pas elle-même.

Pendant ce temps, l'Américain, qui avait fini son installation dans sa chambre, se promenait, les mains dans les poches, à travers la propriété, de l'air d'une personne qui prépare un inventaire. Arrivé à la grille contre laquelle se tenait Linda, il en gratta le fer avec son ongle, et s'adressant à la jeune fille sans autre préambule :

— Le vieux a donc des œufs à perdre pour avoir fait faire une construction pareille ?

Linda, blessée de l'inconvenance de cette observation, allait s'éloigner, lorsqu'une voiture s'arrêta devant la porte. Un homme en descendit précipitamment.

— Pardon, mademoiselle, j'ai une communication à faire à la maîtresse de la maison.

— M. Pim n'est pas marié, répondit Linda ; vous le confondez, sans doute, avec une personne du même nom.

— Mais vous, mademoiselle, êtes-vous parente du propriétaire de cette maison ?

— Monsieur, dit l'Américain en s'interposant brutalement entre Linda et son interlocuteur, M. Pim n'a pas d'autre parent que moi. Votre air embarrassé me fait supposer que vous êtes ici pour nous préparer à quelque mauvais nouvelle. Parlez, je vous prie, car j'ai horreur de l'incertitude.

— Malheureusement, monsieur, vous ne vous trompez pas ; je vous apporte le corps de M. Pim... Il est mort frappé d'apoplexie foudroyante.

Miss Brown arriva à temps pour recevoir dans ses bras la pauvre jeune fille, qui perdit connaissance en entendant ces paroles.

V

Ce ne fut qu'après quelques jours que Linda put comprendre jusqu'à quel point la mort de son protecteur était une perte irréparable pour elle. Il n'avait fait aucune disposition testamentaire ; elle restait donc à la discrétion du neveu, qui ne semblait pas disposé à faire la moindre concession en sa faveur. Sans l'intervention de miss Brown, elle aurait quitté ce toit qui l'avait abritée pendant huit ans, sans même emporter un souvenir de celui qui lui avait servi de père. Cependant, à force de prières et de récriminations, l'excellente femme obtint du rapace héritier une modeste somme de vingt livres sterling pour celle que le bon quaker avait aimée à l'égalé d'un enfant chéri.

Quant à Linda, la douleur qui l'accablait ne lui permettait pas de songer à l'avenir. Elle se laissa emmener par la seule amie qui lui restait, M^{me} Brown, dans un appartement meublé des plus modestes, loin du quartier où elle avait passé de si heureuses années.

Une profonde tristesse s'empara d'elle ; son brillant regard s'éteignit, sa démarche, jadis si légère, devint lente et affaissée. En vain miss Brown, faisant taire sa propre douleur, essayait-elle de la distraire, Linda n'était plus qu'une âme inerte et sans volonté. Bientôt elle tomba gravement malade, et, malgré les ressources de sa jeunesse et de son excellent tempérament, elle serait morte, certainement, sans les soins assidus de sa compagne dévouée.

Lorsqu'elle fut complètement rétablie et que la nature eut enfin affaibli sa douleur, elle songea à trouver dans son talent pour la peinture une ressource pour vivre, et se mit à faire des aquarelles que la bonne miss Brown s'occupait à placer, tout en remplissant les fonctions d'un petit emploi qu'elle avait trouvé pour elle-même et qui la retenait hors du logis une grande partie de la journée.

Les deux courageuses femmes gagnaient ainsi à peu près de quoi vivre, et l'espérance, cette consolatrice divine, leur était revenue au cœur avec le succès de leurs premiers efforts.

Miss Brown, surtout, était pleine de foi en l'avenir ; elle ne pouvait pas croire que la Providence abandonnerait une créature aussi jeune et aussi angélique que sa protégée bien-aimée.

Nous verrons, par la suite, si l'excellente femme ne se trompait pas. Mais, avant d'aller plus loin, nous avons à entretenir nos lecteurs du gentleman qui s'était présenté à Linda d'une façon si singulière, en escaladant le mur de Myrtle Lodge, quelques jours avant la mort du bon quaker. Obligé, par une circonstance fortuite, de quitter l'Angleterre le lendemain même de l'incident que nous avons rapporté, ce jeune homme n'avait pas pu tenir la promesse qu'il avait faite à Linda, de venir se présenter plus régulièrement au maître de Myrtle Lodge.

Mais il n'avait pas oublié la charmante quakeresse, et, de retour à Londres, quelques mois après, il avait couru à Saint-John's-Wood.

Grande fut sa surprise à la vue d'un écriteau de location se balançant à la grille du jardin.

— Ma brave femme, dit-il en s'adressant à une personne occupée à arracher des herbes qui envahissaient les plates-bandes, pouvez-vous me dire ce que sont devenues les personnes qui habitait cette villa ?

— Le monsieur est mort, répondit celle-ci.

— Et sa fille ?

— Vous voulez sans doute parler de Linda l'italienne ? Ce n'était pas sa fille ; il l'avait ramassée, à ce qu'on m'a dit, dans la rue. Je ne sais pas ce qu'elle fait ; je crois même avoir entendu dire qu'elle était partie en Irlande pour être institutrice.

— Pauvre petite Linda ! C'était donc elle ! pensa l'étranger. On devrait mieux écouter les pressentiments ! La retrouverai-je jamais, pour l'indemniser de la perte que son violon a dû lui causer. Je me disais bien que j'avais déjà vu ses grands yeux noirs quelque part ; mais j'avais-je supposé que cette quakeresse et la petite musicienne fussent une même personne ?

— Si vous désirez visiter les serres, monsieur, dit la gardienne de la villa, j'ai les clés.

— Merci, répondit l'étranger en glissant une pièce de monnaie dans la main de la femme. Je suis trop pressé ; laissez-moi seulement prendre un peu de myrte.

Il partit en contemplant la petite branche, qui lui rappelait vivement le jour où il avait découvert la jolie créature qui depuis n'avait pas cessé d'occuper sa pensée.

Maintenant que nous avons terminé cette utile digression, revenons à notre héroïne et à sa fidèle gouvernante.

Elles vivaient donc toutes deux bien paisiblement du fruit de leur travail. Linda peignait des éventails et des écrans, et miss Brown passait ses journées à faire au dehors des travaux d'aiguille.

Souvent, la jeune Italienne, laissant de côté sa palette et son pinceau, se reportait, triste et rêveuse, aux huit années qu'elle avait passées dans la maison de son bienfaiteur. Elle songeait à ce bonheur si subitement évanoui, et se demandait ce que lui réservait désormais l'avenir. Sa confiance dans la bonté divine, qui l'avait déjà si manifestement secourue, ne l'abandonnait pas sans doute, mais elle avait parfois des moments de découragement. Que lui restait-il aujourd'hui de ses joies et de ses espérances passées ? Trois spectres et une pierre dans l'herbe, la tombe de son bienfaiteur, car elle ne pouvait pleurer sur celles de son frère et de sa mère, jetés dans la fosse commune.

Elle était, un soir, plongée dans ses pénibles réflexions, quand miss Brown arriva avec une figure joyeuse qu'elle ne lui avait pas vue depuis longtemps.

Linda essaya rapidement les larmes qui mouillaient ses yeux, pour éviter à sa compagne le spectacle de sa douleur. Mais la bonne gouvernante était bien trop dévouée pour ne pas les avoir aperçues d'un coup d'œil.

— Allons, allons, chère amie, dit-elle en baissant avec tendresse les paupières humides de la jeune fille, vos mauvais jours sont passés, grâce à Dieu. J'ai trouvé une position honorable qui ne peut manquer de vous convenir. Figurez-vous, mon enfant, que, sans vous consulter, j'ai porté chez un marchand les gouches que vous avez faites l'année dernière. Je n'ai pas du tout la prétention de me connaître en ces sortes de choses, sachant bien mieux faire cuire les fruits que les peindre ; mais, en regardant vos ouvrages, l'autre jour, je me disais : — Ces fleurs sont si fraîches, qu'on en respire le parfum ; ces fraises sont si mûres, qu'elles donnent envie d'en manger. Tout cela doit certainement valoir quelque chose. Persuadée qu'avec votre modeste habitude vous n'auriez jamais su les faire valoir, je m'en suis chargée, et voici ce qui s'en est suivi. En entrant dans la boutique, j'ai trouvé le marchand très-occupé avec une grande dame, fort belle et fort délicate, qui choisissait des couleurs. Naturellement, j'ai attendu à l'écart ; mais voyant qu'elle n'en finissait pas, et pressée de vous rejoindre, j'ai demandé au marchand de me dire si le contenu de mon carton avait quelque valeur.

— Voyons cela, dit-il en jetant un coup d'œil sur ce joli champ de blé où vous avez si bien semé les bluets et les coquelicots. Ce n'est pas trop mal. Il faudra revenir dans quelques jours me montrer ça, car en ce moment je n'ai pas le temps d'examiner à mon aise.

— Comment ! dit la dame, qui avait regardé la gouche par-dessus son épaule ; voilà bien là les marchands. Vous dites que ce n'est pas mal ! Mais c'est tout simplement un petit chef-d'œuvre ! Je travaille depuis dix ans à la peinture avec les meilleurs maîtres, et je suis incapable de rien faire de semblable. Voyez donc ces gerbes ! comme on sent bien que c'est le soleil d'aout qui les a mûries ! Qui est-ce qui a fait cela, madame ? Je meurs d'envie de connaître l'auteur d'une pareille merveille.

— Eh bien ? dit Linda, voyant que miss Brown attendait quelque observation de sa part.

— Eh bien, ma mignonne, je lui ai donné votre adresse, et elle doit venir demain pour vous prier de lui donner des leçons de peinture.

— Mais, chère amie, y pensez-vous ? je n'oserais jamais ; c'est à peine si j'ai appris moi-même.

— Ce-la n'y fait rien, Linda ; vous êtes trop bien douée pour n'être pas capable de communiquer facilement votre talent à d'autres.

Le lendemain, en effet, une jeune dame descendait d'un

élégant équipage arrêté devant la modeste habitation des deux femmes et frappait à leur porte. Linda, cherchant à dissimuler son embarras, la reçut seule.

L'étrangère, avec une grâce et une politesse parfaites, la félicita de ses œuvres en demandant à les revoir.

— Si vos occupations vous le permettent, mademoiselle, ajouta-t-elle, je serais heureuse que vous pussiez me consacrer quelques heures par jour pendant le court séjour que je dois faire à Londres.

— J'en serai enchantée, madame; depuis dix mois, je cherche vainement une occupation. En m'employant, vous me rendrez un immense service; mais j'ai si peu d'expérience, que je crains d'être bien au-dessous du mérite que vous m'attribuez avec tant de bienveillance.

— Ne soyez pas si modeste, répliqua l'étrangère; je ne me trompe pas sur votre valeur, et, puisque cela vous convient, c'est une affaire entendue. Voici mon nom et mon adresse. Nous commencerons demain, si vous le voulez bien, et voici mon prix, ajouta-t-elle en écrivait sur une carte; vous pourrez le discuter, si vous le trouvez trop faible.

Et elle sortit, laissant Linda dans le ravissement. On lui donnait six fois ce qu'elle aurait osé espérer!

Le lendemain, notre héroïne se dirigea vers Carlton Terrace, où était située la résidence de la comtesse d'Ansdale, son élève. Distracte par le mouvement des voitures et préoccupée de la visite qu'elle allait faire, elle ne fit d'abord aucune attention au quartier qu'elle parcourait, puis, subitement s'arrêta, comme si quelque chose d'étrange se passait en elle. Son regard venait de se fixer sur la maison qu'elle cherchait; il lui semblait la reconnaître, sans pouvoir se rappeler dans quelle circonstance elle l'avait vue. Elle gravit lentement les marches du péristyle, et ébranla d'une main tremblante le lourd marteau qui ornait la porte.

— M^{me} la comtesse d'Ansdale? dit-elle d'une voix étouffée par l'émotion.

— Madame vient de sortir, répondit un laquais en grande livrée.

— Attendez! dit une jeune fille qui traversait à ce moment le vestibule. Si c'est la maîtresse de peinture, ma cousine a laissé l'ordre de la prier d'attendre.

Cette voix révéla tout-à-coup, dans le souvenir de Linda, un incident de sa vie oublié depuis huit ans: la scène du violon cassé. Il lui semblait entendre la petite fille qui avait dit malicieusement que pour retrouver son chemin elle avait semé des cailloux. Il ne pouvait plus lui rester de doute, elle se trouvait dans la maison qui avait été le théâtre de ce petit drame.

Le bruit qu'elle fit en ouvrant la porte du salon où on lui avait dit d'attendre, arracha un cri à une jolie soubrette, surprise en flagrant délit de coquetterie, pendant qu'elle essayait une coiffure qu'on venait d'apporter pour sa maîtresse.

— Mon Dieu! dit-elle en se retournant d'un air très-éfrayé, peut-on faire peur comme cela! J'ai cru que c'était la comtesse. Vous venez sans doute vous présenter pour être institutrice?

— Non! répondit Linda. Je ne savais pas que la comtesse eût des enfants.

— Elle n'a que celui-là, dit la soubrette en montrant du doigt un petit garçon de trois à quatre ans assis par terre, et occupé à démembrer un polichinelle. Monsieur Gérard, saluez la demoiselle.

— Je ne veux pas, répondit celui-ci.

— Aimable enfant! reprit sa bonne en lissant ses bandeaux. Je vous félicite, mademoiselle, de ne pas avoir à faire à lui, car on n'a jamais vu un être plus détestable; il est aussi laid de caractère que de visage.

— Vous le trouvez laid? dit Linda, qui, l'examinant avec intérêt, lui tout à coup frappée de la ressemblance qu'elle trouvait entre cet enfant et son pauvre petit frère à elle, mors si malheureusement. Il a des yeux d'un si beau bleu! Mais comme il paraît souffrant! est-ce qu'il est malade?

— Du tout. C'est la méchanceté qui le rend ainsi; pour la moindre des choses il a des convulsions; mais cela va changer, car son nouveau papa le tiendra mieux que madame, qui le laisse pousser comme une mauvaise herbe.

— M^{me} la comtesse est veuve? dit Linda.

— Oh! pas pour longtemps: elle va épouser son cousin. Tenez, suivez-moi par ici, je vais vous montrer son portrait. Il a, ma foi, bien de la chance, n'ayant pas de fortune, d'épouser une femme riche comme Crésus.

Quelles ne furent pas la surprise et l'émotion de Linda quand, se trouvant en face du portrait, elle reconnut le jeune étranger qui, six mois auparavant, avait fait une si brusque invasion dans le jardin de son père adoptif! Tout absorbée par la vue d'une rose moussue attachée à la boutonnière du jeune homme, et qui lui semblait être celle-là même qu'elle lui avait donnée à Myrtle Lodge, elle garda pendant quelques instants le silence.

Sa rêverie fut interrompue par le petit garçon qui, glissant sa main dans la sienne, lui dit:

— Est-ce vrai qu'il me détestera?

— Oh! bien sûr que non, dit Linda en le serrant sur son cœur.

L'enfant répondit à cette carresse en l'embrassant à plusieurs reprises avec effusion.

— Oh! le capricieux! dit sa bonne avec dédain; il est bien le fils de sa mère, qui adore les nouveaux visages. Eh bien, et moi? continua-t-elle en lui tendant les bras.

— Non, dit-il.

— Et pourquoi cela?

— Parce que tu dis que maman ne m'aime plus depuis qu'elle doit se remarier.

— A-t-on jamais entendu chose pareille? Ma parole, il n'y a plus d'enfants! Voyez donc ce petit espion qui écoute ce qu'on dit, et, qui plus est, le répète! Ah! mon Dieu, voilà la volture!...

Et entraînant Linda dans la pièce à côté:

— Il ne faut pas que madame nous trouve ici. C'est son sanctuaire.

Linda, entendant la comtesse demander si une jeune fille était venue, s'empressa de se présenter.

— Mon Dieu, mademoiselle, dit la dame d'un air aimable, que d'excuses j'ai à vous faire! Je suis allée conduire mon cousin à la gare; mais enfin me voici. Bonté divine! que vois-je? ajouta-t-elle en remarquant son fils accroché à la robe de Linda? mon sauveur qui vous fait la cour; vous faites donc des miracles? Ah! si vous pouviez me le rendre docile, quelle obligation je vous aurais!

Il ne fut pas question ce jour-là de leçon de peinture. A plusieurs reprises, Linda voulut se retirer, mais la comtesse la retint avec tant d'insistance qu'elle resta jusqu'au dîner, en refusant toutefois de passer la soirée pour ne pas laisser dans l'inquiétude sa dévouée miss Brown.

La comtesse, voyant l'affection que la jeune fille inspirait à son fils, lui proposa de s'occuper entièrement de lui jusqu'à son départ pour l'Irlande, et Linda, qui se sentait pour l'enfant un très-vif intérêt, accepta avec reconnaissance cette occupation, toute différente de celle qui lui avait été proposée.

Quand elle se retrouva dans son modeste logement, auprès de sa bonne miss Brown, elle lui conta l'heureuse issue de sa visite. Celle-ci la félicita chaleureusement; elle la voyait au début d'un brillant avenir.

— Vous verrez, dit-elle. Je ne me suis jamais trompée une seule fois dans mes prédictions; vous verrez que vous ne quitterez plus la comtesse d'Ansdale.

(La suite au prochain numéro.) ISABELLE ALLIN.

LES SEPT ÉTOILES DE BOHÈME

(Suite)

Stéphen se vit en même temps harponné par un cercle de vieux messieurs et de vieilles dames, qui tous ayant connu M^{me} Milborn s'empressaient à lui souhaiter la bienvenue à son petit-fils et le complimenteraient.

Le bonhomme Zwicker était du nombre, lui sautant au cou, quoi qu'il en eût, et lui déclarant, en confidence, qu'il lui avait certainement, en principe, destiné sa Bernardine, mais que cet arrangement eût fort contrarié la petite, et non-seulement elle, mais ce jeune homme, là-bas, en frac bleu à boutons jaunes, qui l'avait demandée depuis un an!...

— Wachtel!... appela-t-il de sa voix de capitaine des pompiers, en faisant signe audit monsieur, approchez, mon cher, approchez!...

Wachtel s'avança d'assez mauvaise grâce, mais il se rasséréna bientôt.

— M. le conseiller, lui dit Zwicker, se pourvoit ailleurs; nous redevenons libres, mon cher. Allons, ne faisons plus l'enfant, donnez-moi votre main... Bien!... la tienne aussi, Bernardine.

La jeune fille obéit, c'était son habitude, et cette fois la rusée n'en était pas mécontente.

Le papa Zwicker réunit ses deux mains:

— Là... c'est entendu... vous êtes fiancés. Il faudra faire plus ample connaissance; embrassez-vous, mes enfants, soyez bons amis... et voilà!

Stéphen fut tenté de rire de ce petit être, grotesque en tout ce qu'il imaginait; mais, l'autre nuit, la nuit fatale, par l'orage et le vent, n'était-il pas allé, lui aussi, à Herfeld? N'y avait-il pas bravement accompli son devoir, pour conjurer le fléau et adoucir, selon ses forces, tant de misères?

Cette réflexion ne laissait plus jour à la raillerie. Notre héros adressa un mot flatteur à Bernardine, et tendit la main au beau-père et au grand-père.

Il se mettait à causer avec eux, lorsqu'il vit venir, sautillante et mutine, la blonde Sărăphita au bras du petit monsieur vert de l'autre soir. Elle le félicita très-agréablement sur ses fiançailles, et lui apprit qu'elle-même, depuis la veille, était promise à son cousin.

Mais voici bien du curieux! en moins de cinq minutes, il se trouva que Charlotte Sändlers, Amélie Wrangel, Prokofjevna, Bertine, bref, tous les astres de la constellation Milborn, avaient en réserve un adorateur, et étaient fiancées ou bien près de l'être.

Radioux de cette découverte, Stéphen escalada l'estrade et prenant, une seconde, la place du chef d'orchestre, annonça à l'assistance que la réunion avait lieu non pour célébrer les fiançailles d'un seul, mais celles de sept couples.

Et, comme un prédicateur au prône, il se mit à lire les noms des héros de ces multiples accordsailles.

L'orchestre sonna sept fanfares, et ce ne fut plus qu'un embrassement, qu'une galéité universels, car dans Pilsen, comme dans beaucoup de petits endroits, tout le monde était plus ou moins parent.

Mais le plus embrassé et le plus félicité était Stéphen; il se vit sur le point d'en avoir une suffocation et cria à l'orchestre:

— Une polonaise, pour l'amour de Dieu!

Pendant le prélude, il s'occupait d'organiser les rangs, de sorte que les couples fiancés ouvrirent la marche. On allait partir; le vieux domestique annonça un personnage peu attendu:

— Monsieur l'inspecteur des forêts Vilmar!

Un éclatant hurrah! couvrit la voix des instruments.

M. Vilmar fit son entrée très-allègrement, ma foi, déclarant qu'il n'y avait pas tenu, et qu'en son impatience il avait donné congé à la goutte et aux douleurs, préférant meilleure compagnie.

Johanna fit une petite moue et se plaignit à lui du terrible embarras où M. Stéphen l'avait précipitée, jurant qu'elle n'avait songé à rien de pareil, et qu'elle n'avait pas encore dit: *Oui!*

— Eh bien! c'est le moment de le dire! répliqua gaiement le vieillard.

A moins, toutefois, se reprit-il avec une gravité moqueuse, que tu n'aies des reproches à faire contre M. le conseiller. Quant à lui et à moi, voilà vingt-quatre heures que nous sommes d'accord.

— Quoi! depuis hier?...

— Depuis hier!

— Ainsi, tu étais du complot? s'écria-t-elle avec un mélange de naïve surprise et de joyeuse émotion.

— Comme tu le dis!

— J'étais par vous deux trahie et livrée?.. Tu savais que cet étranger dangereux s'était introduit chez nous sous un nom d'emprunt?...

— Je ne saurais en disconvenir, je le savais.

— Oh! si j'avais du cœur, comme je devrais me fâcher et vous gronder!... Eh bien, oui... mais je ne le peux pas...

Elle se pressa contre son père, la voix lui manquait, elle murmura à son oreille:

— Je ne peux pas... je l'aime trop!...

XX
LE COÛCILLE

— La polonaise!... la polonaise!... — demandait-on de tous côtés.

L'inspecteur des forêts, revenu à sa vingtième année, tendit la main à la générale, qui l'accepta avec sa grâce habituelle; l'orchestre fit entendre, de tous ses instruments, la magnifique danse polonaise; M. Vilmar et M^{me} de Wiefand ouvrirent la marche, et après eux suivit la chaîne des danseurs, ayant pour premiers anneaux Stéphen et Johanna, suivis des six autres couples.

Les personnes qui ne dansaient pas formaient cercle pour voir de plus près l'adorable fiancée de Stéphen, car elle défilait toutes les autres, et, lorsqu'elle passait, chacun s'inclinait devant elle.

Le gros petit Zwicker y mettait tant d'empressement que son salafis faisait la culbute, se renversait sur le devant, et pendillait sur sa poitrine.

Johanna seule ne se doutait pas de la puissance de ses charmes; elle n'était pas encore complètement revenue des surprises de cette soirée, et ne paraissait pas appartenir au monde.

Il y avait une transformation céleste dans ses yeux d'un bleu pur; elle planait dans les sphères éthérées du royaume des anges, et son jeune sein se gonflait comme s'il allait éclater.

A peine la polonaise terminée, les six fiancés de ses amies accoururent réclamant de M^{me} Vilmar, qui un cotillon, qui une valse, qui une polka; ils y mettaient tant de feu, que Stéphen eut la tentation de jouer le mari et de les mettre en garde contre un empiètement excessif.

La générale lui fit signe de la suivre et le conduisit dans un cabinet retiré, où elle le présenta à deux messieurs âgés. L'un était le chef du conseil des pupilles, et l'exécuteur testamentaire de M^{me} Milborn; l'autre, le président du conseil des hospices.

— J'ai peut-être eu tort, Stéphen, commença M^{me} de Wiefand, de l'enlever à la fête; mais j'ai une excuse. Appelle cela curiosité, pressentiment, comme tu voudras.

Tu connais l'existence du billet cacheté de ta grand-mère, laissé par elle en mes mains. Le moment de l'ouvrir est venu, puisque tu nous as annoncé tes fiançailles.

Les deux personnes en présence desquelles cette ouverture doit avoir lieu sont devant nous. Si tu n'as pas d'objection à élever, nous allons y procéder.

(La suite au prochain numéro.) OCTAVE VÉRÉ.

LES MENUS DE LA SAISON

Juillet.
MENU D'UN DINER DE 15 A 18 PERSONNES

- DEUX POTAGES
Potage Crécy.
Consommé de volailles aux ravioles.
HORS-D'ŒUVRE CHAUD
Bouchées à la reine.
POISSON
Cabillaud sauce hollandaise.
RELEVÉ
Filet de bœuf milanaise.
ENTRÉES
Filets de lapereaux aux champignons.
Aspic de homards, sauce mayonnaise.
ROTS
Poulardes au cresson.
Pintades piquées.
ENTREMETS
Haricots verts maître d'hôtel.
Petits pois à l'anglaise.
Pouding de semoule sauce abricots.
Glacé.

JUILLET

(D'après Grimod de la Reynière.)

Plus nous avançons dans l'été et plus nous parcourons une saison ingrate pour la bonne chère; car le gourmand ne regarde guère les légumes et les fruits que comme des moyens de s'alimenter les dents et de se rafraîchir la bouche, et non comme des produits capables d'alimenter un honorable appétit. Aussi prend-il moins d'intérêt à la végétation des potagers et des vergers qui commencent à se couvrir de leurs trésors, qu'à la croissance rapide des lapereaux, perdreux, levrauts et autres succulents gibiers. Il voit avec plus de plaisir le veau de Pontoise acquérir dans ce mois les bonnes qualités qu'il doit aux principes que le lait de sa mère retire de nos prairies verdoyantes. Il se réjouit de l'arrivée des calles et des cailloteaux de vignes, oiseaux de passage qui nous sont annoncés par les vents chauds de la fin du printemps.

Pour copie conforme :

LE BARON BRISSE.

REVUE DES MAGASINS ET DE L'INDUSTRIE

Nos modes actuelles rendent l'usage de la tournure absolument général. Mais il y a un grand choix à faire parmi cet accessoire de toilette devenu indispensable. Il faut que la tournure soit avant tout légère et simple et qu'elle dissimule complètement sa présence. Nous recommandons celle qu'a inventée M. Guelle comme réunissant ces avantages. Cette tournure-pouf, beaucoup plus longue que celles faites jusqu'à ce jour, se reploie sur elle-même et se redresse naturellement. On peut la grossir et la diminuer à volonté. La jupe articulée, du même inventeur, est spécialement destinée à soutenir les robes à traîne; elle suit avec docilité tous les mouvements du corps; aussi est-elle adoptée, par toutes les femmes élégantes, pour les toilettes du soir. Ecrire directement à M. Guelle, 39, boulevard Saint-Martin.

Chaque saison exige des parfums spéciaux, et c'est à la Reine des Abeilles (boulevard des Capucines, 12), que l'on est sûr de trouver le meilleur et le plus grand choix de ce genre.

L'eau de beauté, la crème Pompadour, la rosée des abeilles et divers produits nouveaux, à base de glycérine, sont extrêmement hygiéniques, parfumés d'exquises senteurs et conservent à la peau son velouté, sa fraîcheur et sa transparence.

Quant aux essences pour mouchoir, elles se divisent en deux parties bien distinctes : les odeurs destinées aux élégants sont fortes et pénétrantes, tandis que les parfums recherchés par les femmes du monde sont frais, suaves et doux. La Reine des Abeilles en possède un choix incomparable.

Nombre de préparations donnent de l'éclat à l'épiderme au détriment de la santé. Aux teintures factices du visage succèdent bientôt des tons bistrés, une peau échauffée, fendillée.

Il existe cependant un produit essentiellement hygiénique, capable de maintenir la santé et la beauté du derme, c'est la crème Sison. Cette crème onctueuse donne à la peau une souplesse, une élasticité, privilège ordinaire de la jeunesse. Elle rend au teint ses tons roses, sa fraîcheur printanière. Plus de rides, plus de feux, de boutons, de gerçures, de taches de rousseur; guérison instantanée des piqûres d'insectes.

La poudre Figaro, poudre de riz de la même maison, préparée sans bismuth, communique au visage une blancheur éclatante. (A Paris chez M. Gérin, 23, rue Beautreillis, et à la Tour de Nesles, 3, boulevard des Italiens. A Lyon, chez M. Simon, rue de Lyon, 83.)

CHOCOLATS. — COMPAGNIE COLONIALE. Ce qui fait la supériorité des produits de la Compagnie Coloniale, c'est que tous ses chocolats, préparés avec un soin particulier, sont exempts de tout mélange. Son but est de livrer aux consommateurs des produits hors ligne. — Entrepôt général, 132, rue de Rivoli.

PLANCHE DE PATRONS

Premier côté.

MANTELET OU ÉCHARPE

(Dessins 18 et 19 du journal.)

N° 1. X-X-X-X-X-Mantelet montant, croisant sur la poitrine.
N° 4 bis. X-X-X-X-X-Revers du mantelet.

VESTON A DEUX BOUTONS

(Dessin 14 du journal.)

- N° 2. Gilet un peu long, accompagnant le veston à deux boutons.
N° 3. Devant du veston. Il se rattache sur la poitrine, dans le haut, à l'aide de deux boutons. Les lettres A et B indiquent le raccord de l'épaulette, le C et le D celui du petit côté.
N° 4. Petit côté du veston, tenant au devant par les lettres B et D, et au dos par l'E et l'F.
N° 4 bis. Petite poche rapportée sur la lasque.
N° 5. Dos du veston, tenant au devant à l'épaule, par les lettres A et B, et au petit côté par l'E et l'F.
N° 6. Col montant, se posant au devant du revers, et faisant collier par derrière.
N° 7. Manche facultative, se faisant de même étoffe que le gilet.

TUNIQUE CACHE-POUSSIÈRE

PATRONS RÉDUITS AU DIXIÈME DE LA GRANDEUR NATURELLE (Dessin 13 du journal.)

- N° 8. Devant de la tunique cache-poussière, réduit au dixième. Les lettres G et H indiquent le raccord de l'épaule, I et le J celui du côté.
N° 9. Dos et petit côté de la tunique cache-poussière, comportant les mêmes lettres de raccord.

JUPE A POUF

- N° 10. Lé de devant de la jupe à pouf. Les lettres AA indiquent le raccord au second lé du devant.
N° 10 bis. Même patron réduit au dixième.
N° 11. Lé de côté du devant de la jupe à pouf. Les lettres A indiquent le raccord au premier lé du devant. Les lettres C B B marquent le raccord avec le lé de côté de derrière.
N° 11 bis. Même patron réduit au dixième.
N° 12. Second lé de derrière de la jupe. Les lettres D D indiquent le raccord avec le premier lé de derrière, portant le n° 13.
N° 12 bis. Même patron réduit au dixième.
N° 13. Côté de derrière de la jupe; ce lé se place entre celui qui porte le n° 11 et celui qui porte le n° 12. Les lettres C B B marquent le raccord au lé de côté du devant. Les lettres D D marquent le raccord avec le second lé de derrière. Entre les lettres C B, se trouvent les fronces qui fournissent l'ampleur du pouf.
N° 13 bis. Même patron réduit au dixième.

Nous avons fait reproduire au dixième de leur grandeur ces quatre patrons, afin de permettre à nos lectrices de les couper plus facilement, malgré les replis que leur étendue a nécessités sur nos feuilles.

Second côté.

COSTUME DE BAIN EN SERGE BLEUE

(Dessin 1 du dernier numéro.)

- N° 1. Devant du costume de bain en serge bleue. Les lettres A et B indiquent le raccord de l'épaulette, les lettres C et D celui de la couture du côté au dessous de bras.
N° 2. Dos. Mêmes lettres de raccord qu'au devant. Un pli creux dans le milieu du dos est indiqué; il donne de l'ampleur à la jupe.
N° 3. Grand col, pointu par derrière, à poser sur le devant et sur le dos.
N° 4. Patte ou ceinture servant à relier les fronces de la taille.
N° 5. Manche courte du costume.
N° 6. Devant du jupon court du costume de serge bleue.
N° 7. Derrière du jupon, se montant en tuyaux. La couture de côté est indiquée entre les lettres E et F.

COSTUME DE BAIN EN SERGE MARRON

(Dessin 4 du dernier numéro.)

- N° 8. Devant du costume de bain en serge marron. Les lettres G et H indiquent le raccord de l'épaulette, I et le J celui du dessous de bras.
N° 9. Grand col marin.

- N° 10. Dos.
N° 11. Manche.
N° 12. Devant du pantalon de bain, servant également au précédent costume.
La couture de l'entre-jambes est indiquée entre les lettres L et M, et celle de la couture du côté entre les lettres N et O.
N° 13. Derrière du pantalon. Mêmes lettres de raccord qu'au devant.

COSTUME DE BAIN POUR FILLETTE

(Dessin 3 du dernier numéro.)

- N° 14. Devant de la veste du costume de bain pour fillette de six à sept ans. Les lettres P et Q indiquent le raccord de l'épaulette, IR et l'S celui du dessous de bras.
N° 15. Dos de la veste.
N° 16. Petite manche du costume.
N° 17. Devant du pantalon de fillette de quatre à six ans. La couture de l'entre-jambes se trouve entre les lettres T et U, et celle du côté entre le V et l'X.
N° 18. Derrière du pantalon, comportant les mêmes lettres de raccord qu'au devant.

MANTEAU CALABRAIS

POUR SORTIE DE BAIN

(Dessin 2 du dernier numéro.)

N° 19. Patron réduit au dixième du manteau calabrais, ou peignoir de bain. Dans nos leçons de coupe, nous avons appris le moyen de grandir ces patrons et de les mettre à la proportion voulue.

E. BOUGY.

PETITE CORRESPONDANCE

Mme de R., à L.-le-S. — Le chiffre que vous demandez est un peu compliqué; demandez-le directement à notre dessinateur.

Une jeune fiancée. — A moins que le futur n'ait une sœur ou une parente très-rapprochée, les demoiselles d'honneur doivent être choisies de votre côté. Qu'appellez-vous manteau de cour? On fait la robe en général à très-longue traîne; le large pli triple et plat, est adapté sur la traîne; pour l'alliance, les petites étoiles brillantes, sur fond mat, sont fort jolies; sur têtes d'oreillers, les petites lettres se mettent dans un coin, près des boutonnières.

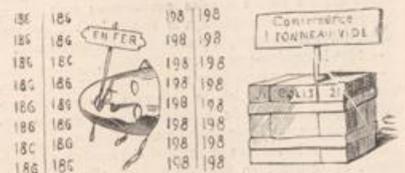
Fernanda et Pépita. — Nous donnerons très-prochainement les modèles de couronnes. Adressez à Mme de Sa-vernay; l'article en question, elle jugera s'il est possible ou non de l'insérer.

Une abonnée. — Nous publierons prochainement une nouvelle série d'alphabets parmi lesquels vous en trouverez composés de grandes lettres en broderie riche destinées à l'usage dont vous parlez. Nous donnerons aussi, afin de satisfaire aux trop nombreuses demandes que nous avons reçues, une planche entièrement composée de chiffres particuliers enlacés ou non que nos abonnées nous ont demandés. De cette façon nous pourrions être agréables à toutes en même temps. Pour les renseignements que vous demandez, adressez-vous directement aux maisons qui vendent ces divers produits et dont votre journal vous a donné les adresses.

Mme C., à Vesoul. — Je préfère le petit châle de crêpe de Chine avec effilé ou garni de chantilly fixé dans le dos par plusieurs plis qui forment un V et un nœud de faille à longs bords et à coques plates retombant l'une sur l'autre. Ce petit châle se noue simplement sur la poitrine en croisant deux fois les pattes l'une sur l'autre.

AVIS. — Celles de nos abonnées qui désiraient occuper une couturière à la journée n'auront qu'à s'adresser au bureau du journal. Ou leur indiquera une personne qui mérite à tous égards seconde les courageux efforts qu'elle fait pour venir en aide à sa famille par son travail. Veux de préférence le mercredi, jour choisi par Mme de Sa-vernay pour recevoir les abonnées, de 3 heures à 5 heures.

RÉBUS



EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS

Le czar a marié sa fille avec une grande pompe.

Paris. — A. Bourdillat, imprimeur-gérant, 13, quai Voltaire.